Troyat et Fédorovski : le biographe de l'âme face au diplomate romancier

Henri Troyat écrivait avec rigueur, sobriété et une réelle pénétration psychologique. Ses biographies de Tolstoï, Dostoïevski, Tchekhov, Catherine II sont autant de portraits où l'âme russe se dévoile dans sa complexité, mais toujours avec une clarté vibratoire.

Il ne se perdait pas en explications : il montrait. Il laissait la vie parler à travers les faits, les contradictions, les dilemmes vécus. On en ressortait nourri.

Vladimir Fédorovski, en revanche, n'a pas cette puissance de révélation. Ancien diplomate soviétique à Paris à l'époque de Gorbatchev, il est devenu écrivain et commentateur, publiant de nombreux ouvrages sur la Russie et ses dirigeants.

Mais le diplomate semble être resté derrière l'écrivain.

Il commente plus qu'il ne dévoile. Son regard est souvent à mi-chemin entre fascination mondaine et analyse géopolitique. Il parle, il entoure, mais tranche rarement. Il suggère sans incarner. Il navigue entre le récit historique, l'anecdote et la mise en scène littéraire, mais l'âme y est moins saisissable.

Troyat creusait le réel. Fédorovski le contourne souvent.

À force de tout expliquer, il ne dit plus rien. À force de vouloir nuancer, il ne tranche jamais. Il parle comme un diplomate, même quand il n'en a plus l'obligation.
Il aurait pu être un témoin intérieur de la Russie, mais il reste un narrateur extérieur, cultivé, élégant, mais sans flamme.
Il n'a plus de fonction officielle, il n'est plus tenu au devoir de réserve, mais il parle encore comme s'il l'était. Ce qui l'empêche, ce n'est ni Moscou ni Paris : c'est cette retenue apprise, intégrée, devenue seconde nature.
Et tant qu'il restera à ce seuil, la Russie ne parlera jamais vraiment à travers lui.